

Libraires de quartier

UN MÉTIER TOUJOURS VIVANT

MAL-VOYANTS

Pour faire du ski ou du vélo, n'y allez pas à l'aveuglette ! ► PAGE 2

NOTRE-DAME-DU-ROSAIRE



100 ans de lutte contre la pauvreté et l'exclusion. Le combat continue... ► PAGE 3

BROUSSAIS



Communication à la découpe. ► PAGE 7



Librairie L'Arbre à Lettres, rue Boulard. (PHOTO : ALAIN GORICH)

● Il y a trente ans la "loi Lang" instaurait un prix unique de vente du livre pour soutenir les librairies face à la concurrence des grandes surfaces multimédia comme la Fnac. Cette mesure a permis de sauvegarder un tissu de librairies de quartier. Cependant, leur marge financière s'effrite et leur chiffre d'affaires recule avec un net décrochage à partir de 2009. Deux librairies viennent encore de disparaître, l'une boulevard Montparnasse, l'autre rue Daguerre. Le lecteur-citoyen est aussi un acteur dans cette partie qui se joue à l'intersection du commerce de proximité et de la culture. Après avoir publié, dans le numéro 91, une chronique littéraire de la librairie Tropiques, La Page a demandé à d'autres libraires du 14^e de parler de leur métier, de leurs difficultés et de leur passion à nous faire découvrir des livres et des auteurs (Dossier p.4 à 6).

Université populaire du 14^e Quatre premiers cycles pour 2012

● Après de nombreuses réunions, de multiples contacts, collectes de souhaits et cogitations, l'UP14, retenez le sigle, boucle son programme ouvert à tous.

Même si elle est encouragée par la Mairie, les conseils de quartier et certaines associations, l'UP est indépendante. Elle est elle-même une association, "Les Amis de l'Université populaire du 14^e" (cf. La Page, n° 91), avec libre adhésion, conseil d'administration, bureau et conseil d'orientation. Elle est régie par une charte. Son ambition : essayer de tenir l'équilibre entre deux objectifs, "apporter des savoirs et connaissances comportant une dimension critique" mais aussi "s'appuyer sur une mise en relation des savoirs de l'enseignement et des savoirs de chacun des participants".

Les séances seront ouvertes à tous, dans la limite des places disponibles, et gratuites. Elles se tiendront sous forme de cycles, quatre à six séances par thème, pour éviter la formule des

simples conférences-débats.

Après une séance inaugurale en janvier quatre cycles sont prévus : "Comprendre l'économie pour comprendre la crise" (les samedis matins du 21 janvier au 18 février) ; "Cinéma - Analyser les films" (les mardis soirs du 6 mars au 10 avril) ; "Démocratie, le peuple peut-il exercer le pouvoir ?" (les jeudis soirs du 8 mars au 5 avril) ; "L'énergie et le développement durable" (cycle dédoublé en deux lieux, les jeudis soirs du 3 au 31 mai - les samedis après-midi du 5 mai au 2 juin). Les intitulés restent provisoires.

D'autres cycles sont en préparation à partir d'octobre pour les années 2012-2013 : les migrations, Montparnasse, le territoire de l'art, la construction des inégalités scolaires, les mouvements

sociaux, etc. Le souci est d'essayer de satisfaire la diversité des souhaits exprimés qui semblent se regrouper en quatre grands pôles, art-littérature-spectacles, économie, politique et sciences.

Des informations plus précises sur les lieux et les horaires seront annoncées prochainement.

L'Université populaire se construira progressivement avec vous, avec des adaptations régulières selon les résultats obtenus et les attentes des participants.

DOMINIQUE GENTIL

POUR PLUS D'INFORMATIONS, PERMANENCES À LA MAISON DES ASSOCIATIONS,
22 RUE DEPARCIEUX, LES SAMEDIS 26/11 ET 10/12 DE 10 À 12H.
ADRESSE : 8, AVENUE VILLEMMAIN 75014 UNIVERSITE.POPULAIRE14@LAPOSTE.NET
SITE INTERNET : HTTP://UP14.BLOG4EVER.COM

Pratique sportive solidaire

Co-équipier, une valeur ajoutée

● Rouler en tandem et faire du ski malgré un handicap visuel.

Si vous vous levez tôt le dimanche, vous avez peut-être aperçu un groupe de quatre ou cinq tandems roulant vers l'ouest parisien et la vallée de Chevreuse à un bon rythme. Voilà quinze ans que l'association de sports et de loisirs pour aveugles et amblyopes (ASLAA) qui a son siège dans le 14e, organise des entraînements, des balades d'un jour ou des week-ends en tandem. Plusieurs de ses adhérents participent à des compétitions handisports : Olivier Donval, malvoyant et malentendant, et son co-équipier John Saccamondi reviennent du Danemark avec un titre de champions du monde acquis après des années d'effort ! L'ASLAA organise aussi des séjours de ski alpin avec des guides formés par l'association. La plupart de ces actions est organisée par des personnes aveugles ou malvoyantes. C'est le cas de Candide Codjo, son président, qui dirige la section tandem dont il a formé presque tous les "pilotes", de Guillaume Eurin, organisateur des séjours de ski et de Mériam Amara qui a organisé le dernier week-end tandem en Champagne.

Skier en binôme

L'apprentissage se fait à tâtons : le toucher remplace l'imitation visuelle pour apprendre les postures et l'utilisation des bâtons (rien à voir avec l'usage de la canne blanche !). Après



assimilation des notions de sens de la pente, d'amont et d'aval, après intégration du glissé, du dérapage et de l'arrêt, le skieur aveugle est capable d'enchaîner plusieurs virages. Il lui faut alors, pour sa sécurité et celle des autres skieurs, un guide particulier. A courte distance, il suit son guide au bruissement du frottement de ses skis sur la neige. Le guide commente la descente en indiquant la direction et les difficultés éventuelles selon un code précis via un amplificateur de voix mis au point par l'association : "zéro, zéro, zéro, trois (pour virer à droite), zéro, zéro, zéro, neuf (pour virer à gauche) - stop !". Plaisir des sensations assuré !

Le ski exige de la part de la personne aveugle des qualités qui lui sont indispensables pour sa mobi-

lité : réflexes, souplesse, sens de l'orientation, capacité à vaincre l'appréhension, à sentir le terrain. Cela nécessite aussi d'avoir une grande confiance en soi et en son guide.

Pédaler à deux

Grâce à ses deux places, le tandem permet à un déficient visuel de se dépenser physiquement. Il ressentira alors tout ce que peut ressentir un cycliste : vitesse, pente, accélération... et fatigue !

Au pilote de prévenir un co-équipier débutant des changements de vitesse, des virages... Le co-équipier prendra l'habitude d'anticiper sur ce que va faire le pilote. Une grande partie du "langage" entre le pilote et le co-équipier vient du pédalage. Par exemple, si le pilote, placé devant, pédale plus fort d'un seul coup pendant une course, cela signifie qu'il prépare une attaque ou qu'il répond à une échappée et un bon co-équipier accélère alors sèchement. Le co-équipier apporte aussi son aide : s'il penche dans le sens intérieur d'un virage, le tandem tournera plus facilement que si c'est le pilote seul qui le fait.

Une équipe compétitive sera donc une équipe qui saura communiquer clairement.

PHILIPPE CAZALIS

Conseils à l'intention des voyants

● En les croisant dans nos rues du 14e, comment rendre notre aide aux non-voyants plus efficace et plus conviviale ?

Vous connaissez sans doute cette histoire de promeneur à la canne blanche propulsé par un quidam de bonne volonté pour traverser une rue alors qu'il n'avait rien demandé. L'anecdote est représentative d'une certaine maladresse avec laquelle, voyants, nous agissons à l'égard des aveugles quand le hasard nous met en leur présence. L'association Valentin Haüy* dispense, via un vidéo sur son site Internet, quelques conseils très simples à mettre en pratique et aptes à faciliter la rencontre pour quelques instants, ou plus si affinités !

L'univers de la personne aveugle est riche de sensations sonores, tactiles, olfactives que, obnubilés par notre vision, nous n'avons pas développées. Ces sensations lui sont autant de repères dans son environnement. Aussi faut-il éviter de perturber son attention et celle d'un éventuel chien-guide. Plutôt que de talonner cette personne en voulant jouer les "anges gardiens", rendez votre intention compréhensible en offrant simplement votre aide. Pour la guider en traversant une rue, par exemple, ne poussez pas la personne en avant mais précédez-la et proposez-lui de guider sa main vers votre coude ou posez sa main sur votre épaule si elle est plus

grande que vous. Cette position légèrement en retrait lui permettra de se sentir en sécurité. Pour monter ou descendre un escalier prévenez-le avant de vous engager en indiquant s'il monte ou s'il descend. Signalez verbalement la première et la dernière marche. En toute circonstance, imaginez ce qui peut faciliter son autonomie. Par exemple, pour prendre un bus ou un train, posez sa main sur la rampe d'accès. Dans une réunion ou au restaurant demandez-lui discrètement auprès de qui elle souhaite s'asseoir, posez sa main sur le dossier du siège et laissez-la y déposer son manteau qu'elle n'aura ainsi aucune difficulté à retrouver par elle-même. Evitez les effets de surprises et les devinettes : lors d'une rencontre, en la saluant, présentez-vous et parlez dans sa direction pour qu'elle sache que vous vous adressez bien à elle. Quand la conversation s'interrompt, prévenez si vous vous absentez. Et si vous restez auprès d'elle parlez-lui tout simplement, sans crainte d'utiliser le verbe "voir" : il a aussi un sens pour les non-voyants.

FRANÇOISE COCHET

*Créée en 1889 l'association lutte pour l'autonomie et la reconnaissance des droits des personnes handicapées visuelles. www.avh.asso.fr Tél : 01 44 49 27 49 - 5, rue Duroc Paris 7e

Faire ensemble pour bien vivre ensemble

● "Permis de Vivre la Ville" s'engage avec les habitants de territoires en difficulté.

Née au Chili, pays d'où ses parents se sont exilés pour des raisons politiques, Marcela Perez a intégré l'association "Permis de vivre la ville" il y a dix ans, après des études d'architecte à Paris; une personnalité chaleureuse et dynamique, qualités qu'elle partage avec les six permanents salariés de l'association.

Créée il y a vingt ans sous le patronage de l'abbé Pierre, "Permis de vivre" lutait alors pour l'accès à la culture. Il fut cependant nécessaire de faire évoluer l'objet de l'association : que le projet soit porté par les habitants eux-mêmes dans un espace donné, institution, commune ou quartier.

La Page : Quel est le projet de Permis de vivre la ville et quelles sont ses actions ?

Marcela Perez : Nous intervenons dans l'espace public au titre de la politique de la ville. Notre cible : les interactions entre différents publics ; notre devise : "faire ensemble pour bien vivre ensemble". Nos actions impliquent souvent les jeunes. Certaines visent à approfondir la pratique de la citoyenneté. A l'échelle du quartier,

des projets sont établis pour enrichir la "mémoire positive du quartier", afin d'obtenir une identité et des perspectives communes, sans distinction d'âge ni d'origine.

Nous sommes constamment sur le terrain. Nous apportons un savoir-faire qui a pour but la reconquête d'un espace public par leurs habitants. Nous en vivons les réponses ; c'est un véritable engagement. Nous nous sommes "inventés" en acquérant des compétences d'analyse et en participant à des créations artistiques. Nous sommes une sorte de bureau d'études qui ferait de l'observation directe d'un projet à partager et qui aurait également en charge la mise en œuvre des préconisations. Nous établissons un diagnostic en échangeant à la fois avec les commanditaires de l'action mais également avec ceux qui en bénéficient.

Nous participons également, mais à une toute autre échelle, à l'intégration professionnelle des jeunes issus de quartiers en difficulté en leur facilitant l'acquisition de compétences contemporaines, en l'occurrence le numérique.

LP : Qui finance Permis de vivre la ville

et quels sont vos partenariats ?

MP : Nous sommes subventionnés par territoire et par projet. Nous intervenons dans des territoires en difficulté, souvent à la demande des communes, avec la participation financière des Départements, de la Région, voire des agglomérations.

LP : Vous avez une obligation de résultats. Comment sont-ils mesurés et combien de temps une intervention dure-t-elle ?

MP : Dans bien des territoires ciblés tout le monde a "baissé les bras". Notre réussite se mesure par un retour positif d'image que nous attribuons les participants eux-mêmes, et le cercle plus élargi des familles, des responsables d'institution et bien entendu des commanditaires. Une intervention peut durer plusieurs années ; jusqu'à dix ans. Certains partenaires sont souples et nous permettent de faire du "cousu main" ; d'autres sont plus "directifs" et appliquent des dispositifs, des solutions que nous allons chercher à ajuster à la réalité du terrain.

LP : Quelles sont vos interventions en cours ?

MP : Nous avons plus de dix ans d'expérience d'accompagnement éducatif, et nous accueillons actuellement dans nos locaux de la rue Bénard douze jeunes gens de moins de 25 ans issus de quartiers en difficulté. Nous portons ce groupe d'insertion depuis mars 2011, via le numérique : productions graphiques et multimédia. Une innovation qui a nécessité l'investissement d'un parc d'ordinateurs grands écrans. Nous pouvons leur donner ainsi un aperçu des outils et des métiers contemporains et les aider à trouver un job, opérateur numérique multimédia par exemple, et nous espérons qu'ils exerceront leur profession avec plaisir. C'est une "école de la deuxième chance" pour ces jeunes gens qui, comme tous, d'où qu'ils viennent, sont extrêmement habiles au maniement de l'outil numérique.

De toute façon, ils ne peuvent même plus accéder aux "petits boulots" comme il y a quelques années. Ils n'ont plus rien

Deux exemples de "post-production"

Le "Lexik des cités" qui a été une surprise totale : un bouquin illustré en couleurs de 366 pages, format 155x210, tiré à 34 000 exemplaires par Fleuve Noir (retenu parmi six éditeurs) précédé d'un dialogue entre Alain Rey et Disiz la Peste... avec interventions enthousiastes de quelques académiciens ! Classé douzième des meilleures ventes, essais, documents, récits... les journaux, la radio, la télévision en ont parlé. Une production entièrement réalisée en interne qui a demandé trois ans d'encadrement, de canalisation et de formation sur les logiciels adéquats.

Les droits d'auteur ont bien entendu été reversés aux douze filles et garçons formant cet atelier numérique. Tous ont été invités en Iran, en Suisse, Marseille, Lyon, etc.

Cédric, l'auteur des illustrations, déjà graphiste... est devenu graphiste.

"C'est à vous ! Le magazine de la Porte Pouchet" (Paris 17e), également créé et réalisé en interne, paraît depuis 2007. Il est diffusé à six cents exemplaires dans les boîtes à lettres de certaines résidences pour apaiser un conflit intergénérationnel et culturel.

à perdre et n'ont pas peur du risque.

LP : Avez-vous vécu des projets particulièrement marquants ?

MP : Nos projets sont en forme de poupées russes. Nous rebondissons souvent au hasard de nos rencontres. Ce sont des événements que nous classons dans la post-production (voir encadré).

LP : Comment vivez-vous à Permis de vivre la ville ?

MP : Nous assumons le rôle complexe et lourd de référents. Voir grandir l'autre, le voir progresser est notre plus grande récompense. Notre mot d'ordre est : "Etre Al" - défini dans notre Lexik des cités : "Valeur quasi identitaire, le plus petit mot de ce lexique est sûrement celui qui a le cœur le plus grand. Dans les cités, quand on a besoin d'un ami, à l'endroit ou en verlan, on sait qu'il est al, on sait qu'il est là." Alors "al", un mot à retenir, un esprit d'équipe à adopter.

Notre association est une petite île. Mais ce n'est pas le monde des Bisounours ! C'est une autre conception de la famille au sens de la solidarité mais pas de la dépendance. Nous pratiquons l'art de "renvoyer l'ascenseur", ce qui n'exclut pas les affinités électives évidemment. La violence est



Pour explorer les sources et les usages du langage des cités.

partout présente dans notre société et les plus démunis en payent le lourd tribut. Il ne faut pas que la barbarie gagne la partie, notamment en ce qui concerne les exclusions et les discriminations.

LP : Combien de temps pensez-vous pouvoir exercer une activité si exigeante ?

MP : Si nous ne perdons pas de vue notre engagement, ça peut durer toute une vie !

PROPOS RECUEILLIS PAR YVONNE RIGAL

Permis de vivre la ville : 23, rue Bénard, 75014 Paris, Tél. : 01 44 64 70 78

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions

"La Page" est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Le journal et l'association sont ouverts à tous ceux qui veulent mettre "la main à la Page". Vous pouvez aussi nous envoyer vos articles ou vos informations (6, rue de l'Eure 75014 ou lapage.14@wanadoo.fr), tél. 06 60 72 74 41 (répondeur).

Dans l'équipe, il y en a qui signent des articles ou des photos, il y en a d'autres dont les signatures n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles animent les réunions, participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, diffusent le journal dans les librairies, le vendent sur les marchés, collent des affiches, etc.

"La Page" n° 92, c'est John Kirby Abraham, Jean-Paul Armangau, Patricia Bay, Jacques Blot, Arnaud Boland, Pierre Bourdige, Sabine Bröhl, Jutta Bruch, Marc Buffat, Philippe Cazalis, Claude Chouard, Françoise Cochet, Didier Cornevin, Josée Couvelaere, Philippe Fagot, Dominique Gentil, Alain Goric'h, François Heintz, Chantal Huret, Imaem, Gilles Motel, Pascale Moise, Catherine Petit, Betty Petitfils, Elisabeth Pradoura, Cécile Renon, Yvonne Rigal, Muriel Rochut, Annette Tardieu, Janine Thibault...

Une centenaire fidèle à sa vocation

● L'exposition photo du centenaire de la paroisse de Notre-Dame-du-Rosaire est l'occasion de faire resurgir le passé d'un quartier marqué par la misère et la solidarité.

Sous le grisé des photos la mémoire du quartier Plaisance et plus particulièrement celui de la Porte-de-Vanves reprend vie à travers l'histoire de la paroisse. "Pour continuer à être fidèle à notre action sociale", affirme le père Gérard Boët, curé de la paroisse.

1885, c'est là que tout commence pour Notre-Dame-du-Rosaire. C'est l'époque des grands travaux haussmanniens qui font appel à une main d'œuvre massive : les ouvriers viendront d'Auvergne, du Limousin, du Cantal, de Corrèze, etc. S'il y a du travail pour tout le monde les salaires sont faibles et le logement, au centre de Paris, est cher. C'est donc à l'extérieur qu'ils cherchent à se loger. Comme ils le peuvent. "Les maisons y étaient rares, les terrains vagues, nombreux, n'étaient couverts que de masures éparpillées construites en carreaux à plâtre à même le sol simplement aplani. La population, variée par ses origines, avait un trait commun : la pauvreté et trop souvent la misère". Mademoiselle Acher va alors s'employer à changer ce secteur. Elle est à l'origine



des Œuvres de Notre-Dame-du-Rosaire. Voyant les enfants privés d'école et livrés à eux-mêmes, elle quête et loue l'arrière-boutique d'un ancien marchand de vin pour y installer une école. Et c'est dans cette école improvisée que l'abbé Soulange-Bodin, vicaire de Notre-Dame-de-Plaisance appelée communément Notre-Dame-du-Textel (1), vient y faire le catéchisme. Il y célèbre également la messe. "La première fois que l'abbé Soulange célébra la messe les chiffonniers voisins, que tous ces changements dérangeaient, manifestèrent leur mécontentement en frappant sur des casseroles pendant la cérémonie". Rapidement, la salle d'école devint trop petite. En 1887 une chapelle fut édifée au 182, rue de Vanves. On s'y trouva à l'étroit et elle dut faire place à l'église actuelle.

Les Œuvres de Notre-Dame-du-Rosaire

Si l'école est assurée, la jeunesse a peu d'endroits pour se dépenser. C'est sur les fortifications que s'organisent

les premiers jeux. Puis l'hôpital Saint-Joseph met deux terrains à disposition des Œuvres : l'un pour le patronage des garçons, l'autre pour celui des filles. "C'était bien quand il faisait beau mais, par temps de pluie, par trop insuffisant. L'abbé Soulange acheta des planches chez les démolisseurs et, au fur et à mesure des besoins, construisit des baraquements qui n'étaient pas jolis mais qui étaient fort appréciés". Selon les besoins ils changent de nom et d'usage. Parfois ils servent pour le catéchisme, parfois pour la salle de chant, parfois pour le dessin, ou encore pour la confession des enfants.

En 1894 arrive l'abbé Boyreau qui marquera de son empreinte la paroisse et donnera un nouvel essor aux œuvres. "Celui-ci avait changé la robe de l'avocat pour celle du prêtre". Après avoir fait ses études sacerdotales ce fils de militaire bordelais avait désiré vivre en communauté avec d'autres prêtres. Il réalisera ce souhait à Notre-Dame-du-Rosaire pendant 40 ans.

L'abbé Boyreau avait vu clairement qu'il était nécessaire d'améliorer le sort de la population de ce quartier. Il avait compris qu'avant d'évangéliser il est d'abord nécessaire d'aider ceux qui souffrent et plient sous les injustices. L'abbé ne parlait pas uniquement de devoirs mais aussi de droits. Il encourageait ses ouailles à se regrouper, à militer pour obtenir des améliorations qui leur étaient légitimement dues.

Travailleurs, unissez-vous !

Vu les longues journées de travail, le repos du dimanche non respecté, les salaires insuffisants, l'abbé a déployé beaucoup d'efforts pour amener les travailleurs à être les artisans de leur libération. Si l'essentiel de la tâche de l'abbé Boyreau a été de former des chrétiens, il voulait aussi former des hommes. L'esprit

comme le corps retenaient toute son attention. A côté des disciplines sportives, il créa des cercles d'études car il ne voulait pas que ceux qui n'avaient reçu qu'un léger bagage à l'école soient exclus de la société. Une sorte d'université populaire ! "Il ne craignait pas de faire appel à tout ce qui avait un nom dans la science, la littérature et les arts". Les "élèves", passionnés par les conférences contradictoires, n'hésitaient à pas se confronter avec les jeunes socialistes qui étaient conviés à ces cercles. L'éducation professionnelle est également suivie par l'abbé Boyreau avec l'objectif de permettre aux élèves d'avoir un bon métier. C'est ainsi que naît l'école d'apprentissage de serrurerie et l'atelier de mécanique. Sans oublier pour autant les loisirs avec les séances de cinéma, les représentations de pièces de théâtre, les sorties...

En 1899 le cardinal Richard vient bénir les nouveaux bâtiments de l'école. L'arrière-boutique de l'ancien marchand de vin a cédé la place à d'importants bâtiments pour accueillir 500 élèves et 9 institutrices. Aux études scolaires ont été adjoints des cours d'enseignement ménager et une école professionnelle. Et le 29 juin 1911, Monseigneur Amette, archevêque de Paris, a béni la nouvelle église Notre-Dame du Rosaire, construite par l'architecte Pierre Sardou.

L'histoire continue...

La paroisse du 21e siècle, dont le territoire couvre celui de l'actuel quartier Didot Porte-de-Vanves, "se singularise par une diversité humaine et sociale et la coexistence de plusieurs cultures", précise le père Gérard Boët qui veille depuis quelques années sur son avenir. La population du quartier a beaucoup changé de nature mais la misère n'est pas vraiment différente de celle d'antan. La précarité ressemble encore trop à celle que subissaient les habitants du siècle dernier. Mais l'église n'est plus seule à travailler pour accompagner les populations en difficultés. Il y a aujourd'hui un certain nombre d'associations avec qui la paroisse travaille de concert. Elle continue de s'inscrire dans la vie du quartier en participant aux vide-greniers des habitants, aux actions du Château Ouvrier, etc. Notre-Dame-du-Rosaire poursuit sa route, fidèle aux principes déclinés par ses fondateurs.

MURIEL ROCHUT et ALAIN GORIC'H.

(1) Aujourd'hui Notre-Dame-du-Travail.

Sources : Entretien avec Françoise Rouard ; la Revue historique du 14e arrondissement de Paris - numéro 35 - 1991 - Raymond Huguet.

Les artistes de la rue Pierre-Larousse

En plus du terrain donné par l'hôpital Saint-Joseph, un artiste de la rue Pierre-Larousse avait décidé de faire un don de ses domaines pour le patronage des filles, qui a maintenant disparu. Il est remplacé par un immeuble d'habitation situé au 54, rue Pierre-Larousse. Aujourd'hui y vivent deux artistes, Anne et Jean-Louis Lambert, qui s'investissent dans la vie du quartier et de la paroisse. Allez visiter leur atelier commun au moment des journées portes ouvertes des artistes !

Tribune

Claude Chouard, ancien trésorier de la Régie de quartier Flora Tristan, nous fait part de son indignation concernant la façon dont s'est déroulée la dernière assemblée générale (20 septembre) et le renouvellement du conseil d'administration. Ce témoignage n'engage que son auteur.

"Selon une pratique existante depuis le début du fonctionnement de la régie, tout nouvel adhérent remplit un bulletin d'adhésion, le signe et règle sa cotisation. L'adhésion est enregistrée par le trésorier dans un fichier adhérent avec un numéro par ordre d'enregistrement, le montant de sa cotisation remise au directeur de la régie. Or, surprise lors de l'assemblée générale : aucun bulletin d'adhésion, aucun enregistrement effectué, aucune cotisation réglée lors de l'adhésion, des adhérents clandestins en quelque sorte. Soit une arrivée massive de 20 nouveaux inconnus de la régie et du fichier adhérent ! Dont un certain nombre ne sont pas de Porte-de-Vanves. Serait-ce une stratégie d'entrisme ?

Pour la désignation du collège habitant (6 personnes), le président de l'assemblée sort de son chapeau non pas un lapin mais une liste de 6 noms dactylographiés choisis parmi les nouveaux adhérents fantômes, autant dire une liste bloquée d'avance ; aucun appel à candidature, une présidente déjà désignée avant le vote. Suite à un tollé dans l'assistance présente, on rajoute 6 candidats au stylo. Il a suffi de rayer les 6 derniers noms et l'affaire est bouclée ! Résultat : le nouveau conseil d'administration de la régie ne comporte aucun

Une régie née en 2007

Une régie de quartier est une entreprise de l'économie sociale et solidaire sous statut associatif loi 1901 dont un des buts est de favoriser l'insertion par l'activité économique des personnes restées longtemps au chômage. Le périmètre de recrutement concerne les habitants des quartiers dits difficiles (faibles revenus des habitants, de nombreux logements sociaux...). Une des particularités d'une régie est que son conseil d'administration est composé d'habitants, d'associations, de bailleurs sociaux, de collectivités territoriales et de toute autre personne susceptible de favoriser le développement

habitant de Porte-de Vanves. Serait-ce une ségrégation sociale ?

En conclusion de l'assemblée générale, le commissaire aux comptes a refusé de valider les comptes au motif que les états financiers de l'association n'ont pas été arrêtés conformément aux règles statutaires et légales par les organes compétents ; qu'aucun rapport moral, financier et aucun budget prévisionnel n'ont été communiqués au commissaire aux comptes ; que les comptes

local du quartier. Il est fortement recommandé par l'instance nationale des régies de quartier (cf. charte du comité national de liaison des régies de quartier) que les membres du collège habitants soient issus du territoire Politique de la ville. C'est ainsi qu'en 2007 est née la régie de quartier du 14e nommée Flora-Tristan. Elle s'est installée Porte-de-Vanves, a démarré son activité en 2008 et quatre ans plus tard elle gère 900 000 euros de chiffres d'affaires. Elle a recruté 96 personnes dont 45 % ont quitté la structure pour un emploi en CDI.

tels que présentés ne comportent pas d'annexes comptables conformément à l'arrêté publié au journal officiel du 4 mai 1999. Enfin, l'assemblée générale aurait dû se tenir, légalement, au mois de juin. Elle ne le fut qu'au mois de septembre (rapport du commissaire aux comptes). Je témoigne pour que cette farce anti-démocratique ne puisse se renouveler dans d'autres structures associatives de notre arrondissement !".

CLAUDE CHOUARD

8^E SOIRÉE TARGET

Le collectif Target (fans de rock underground et pointu) organise le samedi 3 décembre à 19h30 une huitième soirée rock au Centre Vercingétorix. Après les soirées Johnny Clash et John Lennon particulièrement réussies, Target rendra hommage au rocker américain Don Van Vliet, alias Captain Beefheart (1941-2010). Musiciens invités et vidéos assurées. Entrée gratuite. Centre d'animation 181, rue Vercingétorix (métro Plaisance) Tél. : 01 56 53 53 53

LE THEG-THÉÂTRE DES GENS

"Chacun a quelque chose à dire et possède un génie personnel pour le dire", selon Solange Demolière, fondatrice du Théâtre des Gens (Theg). Une nouvelle saison commence dans le 14e (M° Plaisance). L'atelier est ouvert à tous : plusieurs séances d'exercices, de jeux et d'improvisations permettront à chacun(e) de s'y investir à sa façon et à son rythme. Il s'agira ensuite de construire progressivement de A jusqu'à Z, sans le support d'un texte écrit, un spectacle destiné à aller à la rencontre d'un public. L'atelier sera animé par le comédien Pierre Bourdige et se déroulera de novembre 2011 à juin 2012, deux samedis après-midi par mois. Première séance le samedi 19 novembre 2011. La participation financière est établie en fonction du revenu (de 30 à 80 € par mois). Pour une première rencontre, contactez Pierre Bourdige : tél. 06 64 67 82 39.

ETRANGERS CÉLÈBRES ET ANONYMES DU 14^E

L'exposition "Tous parisiens, tous citoyens" est un hommage appuyé à tous les "étrangers" qui ont fait et font encore la vie du 14e. Cette initiative du Conseil des citoyens parisiens extra communautaires du 14e présente de nombreux panneaux explicatifs dans le hall de la mairie. "Oui, l'étranger est une richesse" proclament les auteurs en rappelant les grandes figures de l'histoire et la foule des anonymes qui ont laissé leur empreinte dans l'arrondissement. L'exposition plaide ainsi en faveur du droit de vote local à accorder à plus de 10% de la population.

"PAROLES D'EXPERIENCE" COMMUNIQUE

L'association créée en février 2011 "Paroles d'expérience" propose de recueillir et mettre en valeur les témoignages ou simplement les paroles de chacun sur sa vie : le travail, les voyages, les migrations, la transmission d'une génération à l'autre, l'expérience sous toutes ses formes. Quelles histoires ont fait que vous êtes arrivés ici, dans le 14e ? Quelles contraintes, quels choix ou quels hasards ? Et maintenant comment ressentez-vous ce parcours ? Dans le cadre de "Quatorzien... dis-moi d'où tu viens ?", projet commun à plusieurs associations du 14e, Paroles d'expérience préparera un livre, pour fin 2012, qui réunira ces récits. Si vous avez envie d'écrire ou si vous avez déjà écrit sur ces sujets, envoyez-nous vos manuscrits (10 à 12 pages maximum), soit par fichier électronique, soit par courrier postal. Si vous préférez vous exprimer oralement, un membre de l'association pourra venir vous écouter et vous enregistrer. Le texte retranscrit vous sera soumis avant publication, bien sûr. Contact soit par courriel via le site de l'association : www.paroledexperience.fr, soit à l'adresse Paroles d'expérience, c/o Catherine Petit, 42, rue Boulard 75014 Paris.

Le commerce de proximité en danger

L'exception culturelle : le cas des libraires

● La mairie du 14e décide la création d'un Observatoire du commerce et de l'artisanat.

Le café sur le zinc, le journal et la baguette ne sont pas de vains clichés : les Parisiens sont très attachés à leurs commerces de proximité, synonymes pour eux de convivialité, qualité de vie, assurance de diversité. De plus, le 14e se distingue par une plus forte proportion de commerces alimentaires : 13,2% contre 11,2% pour l'ensemble de Paris. Mais la situation est en train de changer. Commerçants et artisans ont de plus en plus de difficultés à survivre face à une forte tendance à la hausse des baux commerciaux et à une concurrence très agressive de la grande distribution (voir encadré).



PHOTO : ALAIN GORICH

l'artisanat, des professions indépendantes et des métiers d'art, un "Observatoire du commerce et de l'artisanat" piloté par Stéphane Lovisa, adjoint au maire, chargé des espaces verts, du commerce et de l'artisanat. A cette réunion étaient représentés la Direction du développement économique de la Ville, la Chambre de commerce et d'industrie, des associations de commerçants, la plupart des bailleurs sociaux et les conseils de quartier.

Le premier objectif de la mairie du 14e est d'identifier les secteurs les plus fragiles et d'en comprendre les raisons. Si les boulangeries n'ont pas, dans l'ensemble, de problème majeur, ce n'est pas le cas de commerces comme les boucheries, charcuteries, poissonneries, qui nécessitent des laboratoires et se retrouvent davantage en difficulté. Dans quelques cas critiques, la Ville a préempté des locaux qu'elle a loués à des commerçants pour réintroduire de la diversité. Mais une telle approche ne peut être utilisée systématiquement. D'autres pistes sont évoquées, sous forme d'aides diverses aux commerçants et à leurs associations : pour aller vers l'innovation, vers des produits que l'on ne trouve pas en grande surface, pour faciliter le recrutement par le pôle emploi... En tout cas, le souhait unanime est de soutenir la diversité économique. Beaucoup ressentent un besoin de régulation, mais comment réguler un secteur commercial soumis aux "règles du marché" ?

Les librairies aussi sont menacées

Le principe de l'exception culturelle, qui a conduit au vote de la loi Lang sur le prix unique du livre en 1981, est un exemple de régulation qui a permis pendant trente ans le maintien en France d'un réseau de librairies indépendantes. L'Association pour le développement de la librairie de création (Adelc), créée par des éditeurs en 1988 pour favoriser la modernisation des librairies, va dans le même sens. Mais ce secteur, qui a mieux résisté en France que dans d'autres pays, est aujourd'hui, lui aussi, menacé. Une étude*, réalisée pour le compte du Syndicat de la librairie française (SLF) et du ministère de la Culture et de la communication, indique un net décrochage du chiffre d'affaires des librairies indépendantes au cours des deux derniers exercices (- 2,5 % en 2009

et - 3 % en 2010). Aux hausses de loyer qui affectent l'ensemble des commerces de proximité s'ajoutent la montée en puissance de la grande distribution, en particulier sur Internet, ainsi qu'une coûteuse chaîne de diffusion et de distribution du livre. Les marges éditoriales sont aujourd'hui trop faibles pour beaucoup de libraires. De plus les évolutions technologiques, comme les tablettes numériques, risquent de modifier les comportements de lecture, en particulier des nouvelles générations, et pourraient peser sur l'avenir de la librairie.

ANNETTE TARDIEU

*La situation économique et financière des librairies indépendantes. Analyse sur la période 2003-2010. Xerfi, France.

État des lieux

D'après l'Apur, (Atelier parisien d'urbanisme) dans son rapport "Paris 14e, éléments de diagnostic. Préparation du Programme Local de l'Habitat (PLH) de Paris" de septembre 2010, le 14e comptait 2825 établissements commerciaux en 2007, en baisse par rapport à 2003. De 2003 à 2007 on a observé une augmentation des superettes alimentaires, des cafés restaurants, des agences immobilières, des magasins d'articles de maison et, en revanche, une

diminution des librairies, marchands de journaux, marchands de jouets, services aux particuliers (agences de voyages, coiffeurs, tapissiers, réparateurs, blanchisseries, retouches de vêtements...). La crise n'a fait qu'accentuer cette tendance mais les données manquent pour la période 2007-2011. En ce qui concerne les librairies, y compris les librairies-papeteries-presses, il en reste actuellement une trentaine dans le 14e.

Les élus parisiens sont inquiets

La loi de modernisation de l'économie (LME) du 4 août 2008 a réformé en profondeur le droit de la distribution, de la concurrence et de l'urbanisme français. Elle a relevé de 300 à 1000 m2 le seuil déclenchant l'exigence d'une autorisation d'implantation d'une surface commerciale. Depuis cette loi, on assiste à Paris à une véritable prolifération des superettes alimentaires cependant que

les commerces de bouche, marchands de journaux, services aux particuliers... continuent à périlcliter. Le constat inquiète les élus parisiens. La Ville de Paris a demandé une étude à l'Apur (voir encadré) sur les évolutions récentes. Le maire du 14e, Pascal Cherki, souhaite une analyse locale plus fine et a mis en place, le 2 mai dernier, en présence Mme Lyne Cohen-Solal, adjointe au maire de Paris, chargée du commerce, de

Il était une fois L'Herbe rouge

● Si la lecture est une île, la librairie indépendante est une passerelle.

Dans la vitrine de L'Herbe rouge une profusion d'albums jeunesse, dont les titres jouent allègrement sur les mots, invite à entrer. Avec 40 m2 de surface cette petite librairie plonge néanmoins le curieux dans l'embarras du choix (10 000 références), qui est ici pur plaisir. On y trouve quelques jeux, jouets, musiques pour les tout-petits, mais aussi un rayon pour adultes : nouveautés, policiers, beaux livres. Nelly Bourgeois a repris la boutique du couple de libraires qui l'avait créée et avait su fidéliser leur clientèle trente années durant. Magalie Quesque, qui a travaillé dix ans à leur côté, a fait le lien. Située rue d'Alésia, au carrefour du 14e et du 13e arrondissement, L'Herbe Rouge est fréquentée par une population variée : habitants de Montsouris, Glacière, Tolbiac, étudiants de la Cité Universitaire. Y viennent aussi des personnels de l'hôpital Sainte-Anne, des éditions PUF et de petites entreprises des alentours. Et puis il y a ceux qui se déplacent jusqu'ici en empruntant le bus 62. "Les achats des habitués représentent environ 80 % du chiffre d'affaires, souligne d'emblée Nelly. La vie de quartier, c'est très important. La petite librairie tient grâce à ça."

Des préoccupations de libraires indépendants

Nelly Bourgeois n'a pas d'inquiétude sur l'avenir de l'album jeunesse et des beaux livres : "Ce sont les librairies généralistes qui souffrent le plus. Dans bien des domaines, on constate que les parents n'économisent pas sur le budget consacré aux enfants". Cependant le secteur a connu des évolutions : le phénomène des séries et l'explosion du fantastique. Mais surtout le travail de sélection des albums, romans, documentaires s'est considérablement accru : "Il

y a beaucoup trop de tout ! A la fin des années 80, tous les éditeurs se sont lancés dans les livres jeunesse. Avant, un même ouvrage pouvait être demandé pendant des années, maintenant un titre disparaît très vite. Or, ici, nous connaissons tous les livres parce que signaler un ouvrage que l'on défend ne suffit pas, les clients ont besoin qu'on leur en parle". En effet, hors le salon du livre jeunesse de Montreuil, les médias commentent peu les parutions. La librairie constate aussi la détérioration de la relation avec les éditeurs : "On ne rencontre plus que des commerciaux, sauf pour les petites maisons d'éditions. Le climat est à l'image de ce qui se passe ailleurs : une course à la performance et au profit."

La lecture, c'est pas sorcier !

Telle est la devise du réseau "Les Librairies Sorcières", fondé par l'association des librairies spécialisées jeunesse (ALSJ), dont L'Herbe rouge est membre. Librairie expérimentée, très investie dans l'univers de la littérature jeunesse, Nelly Bourgeois participe à l'association qui propose conseils et actions communes. La revue Citrouille offre une sélection d'ouvrages remarquables par le réseau. "On se serre les coudes. Ça nous aide d'être 53 libraires plutôt que tout seul face aux éditeurs". En 2009, L'Herbe rouge a reçu le label LIR (Librairie indépendante de référence) décerné par le ministère de la Culture pour l'étendue et la qualité du fonds et la participation à l'animation culturelle. Elle a également bénéficié d'une subvention de l'ADELC (Asso-



Libraire n'est pas un métier de rêveurs mais de passionnés. (PHOTO : ALAIN GORICH)

ciation pour le développement de la création) décernée par des éditeurs pour récompenser la prise de risque des librairies indépendantes à l'égard d'auteurs nouveaux ou méconnus.

Les relations avec les bibliothèques, les centres de documentation scolaires ? "Nous sommes complémentaires. Quand l'enfant a un coup de cœur pour un livre découvert en bibliothèque, il souhaite le retrouver à la maison. Nous sommes tous là pour donner le goût du livre". Les ados ? "Revenir dans un lieu fréquenté au temps de leur enfance n'est pas si simple. Ils ont besoin d'aller voir ailleurs pour grandir et ils préfèrent l'anonymat des espaces de la grande distribution où ils pourront s'installer pendant des heures".

Libraire n'est pas un métier de rêveurs mais de passionnés

Au cœur de la journée du libraire il y a le client, imprévisible dans sa fré-

quentation des lieux, ce qui rend la gestion du temps non maîtrisable. Il faut pourtant y placer la réception des commandes, la consultation des catalogues, les recherches bibliographiques à la

demande d'enseignants ou de parents, la préparation de rencontres avec auteurs et illustrateurs. La gestion, c'est le soir après la fermeture et le dimanche. "Mon jour préféré : le samedi ! lance Nelly. Ce jour-là, je passe beaucoup de temps à conseiller mes clients. J'adore". "Libraire, c'est beaucoup de travail. Mais je le fais avec passion", dit-elle encore. "Economiquement, la situation est fragile et les rémunérations sont faibles. En contrepartie du prix unique de vente des livres, nous avons accepté de gagner moins".

Et le temps de lire ? "Pas facile de le trouver, en effet. Je lis le plus possible. Nous avons fait le choix de rester ouverts pendant l'été, bien qu'il y ait moins de monde dans le quartier. C'est l'unique période où vous auriez pu me surprendre en train de lire dans la librairie" !

FRANÇOISE COCHET

Librairie L'Herbe rouge
1 bis, rue d'Alésia, Tél. 01 45 89 00 99
Lundi : 13h-19h30 ; mardi-samedi : 10h-19h30

JOUEZ LE JEU AVEC LUDIDO !

Pour la rentrée scolaire 2011, l'espace de jeux Ludido se multiplie et sera présent dans les écoles du quartier, dans les locaux de l'association Migrants-Plaisance, à Florimont et au café associatif "Le Moulin à café".
Aurore, ludothécaire et Célia, en service civique, ainsi qu'une équipe de bénévoles motivés animeront des sessions de jeux gratuits pour les plus de 6 ans :
Les jours de classe, le midi sur les temps de pause et le soir à l'étude dans cinq écoles élémentaires (Asseline, Hippolyte-Maindron, Jean-Zay, Ouest et Sévero) et au collège Giacometti.
Les mercredis de 10h30 à 12h30 et les samedis de 14h à 18h, dans les locaux de l'association Migrants-Plaisance au 67, rue Maurice-Ripoche.
Les dimanches, de 12h à 18h, une fois par mois pour commencer, avec brunch familial suivi de sessions de jeux au Moulin à café au 9, place de la Garenne. Le coup d'envoi est fixé au 13 novembre.
Pendant les vacances scolaires, tous les jours du lundi au samedi, de 10h30 à 12h30 et de 14h à 18h, Ludido accueillera les joueurs dans les locaux de l'association Florimont au 9, place Marcel-Paul.
Renseignements, inscriptions ou pour vous proposer comme volontaire contactez l'association Florimont au tél. 01 42 79 81 30 ou ludido@chateau-ouvrier.fr

La Bouquinerie Alésia résiste

● À la Bouquinerie Alésia, "la lecture et le livre, c'est un partage" Nicole Noroy fait de sa librairie un lieu d'échange et de conseils.

Au 17 de la rue Alphonse-Daudet, il existe une librairie depuis 1926, reprise en 1985 par Nicole Noroy. Avec sa licence de lettres et quelques années passées chez Vrin (éditeur et libraire), place de la Sorbonne, cette fille d'anciens commerçants de la rue Daguerre, en choisissant ce lieu, est restée fidèle au 14e qu'elle habite depuis son enfance.

"Je suis lectrice avant d'être libraire", nous confie-t-elle, mais pour prolonger le plaisir de la lecture, Nicole Noroy ne s'arrête pas là : "C'est une des choses les plus précieuses que le partage d'un livre qu'on a aimé". Et c'est ce qu'elle dit dans sa boutique tout en permettant à ses clients de partager leurs coups de cœur lors de soirées que l'association Alba organise à cet effet à la Bouquinerie (voir encadré). Pour avoir assisté à l'une de ces soirées, nous pouvons témoigner que la passion de la librairie est intacte malgré l'emprise des soucis d'un commerce de proximité.

Les difficultés du Livre

Face à la grande distribution, à la menace que représente le livre numérique et aux ventes par correspondance qui grignotent son chiffre d'affaires, la gérante tient bon la barre de sa nef des livres, contre vents

et marées, depuis plus de vingt-cinq ans. Elle nous explique que la durée de vie d'un nouveau livre s'est raccourcie. Il doit se vendre le lendemain d'une émission TV ou au mieux dans les quinze jours qui suivent. Car le marketing règne en maître dans l'édition, deux mondes antinomiques qui se côtoient tant bien que mal. S'ajoute à cela la pression des grands groupes via les diffuseurs et les distributeurs "qui nous considèrent comme la quarantième roue du carrosse". Ce sont ces interfaces qui font la pluie et le beau temps entre éditeurs et libraires : Interforum, filiale du groupe Editis, la Sodus distributeur du groupe Gallimard ou Volumen, filiale de La Martinière. "Cinq gros groupes représentent aujourd'hui environ 75% des ventes de livres", nous dit la libraire qui doit concilier ce marketing effréné avec sa trésorerie et ses choix de livres à mettre en rayons.

"Le maintien de la clientèle se fait plus difficilement et plus lentement", remarque-t-elle. "Les jeunes d'aujourd'hui semblent plus absorbés par l'image et moins orientés sur le livre (...). Nous avons aussi moins de passage rue Alphonse-Daudet depuis la réorganisation de la circulation du quartier. De plus, les clients des rues environnantes démenagent tous les trois ou quatre ans, préférant s'installer plus confortablement



PHOTO : ALOÏS GONC'H

en banlieue à cause du prix croissant des petits appartements parisiens". Enfin, comme d'autres lieux culturels parisiens, la librairie a dû faire face à une procédure engagée par la propriétaire des murs pour augmenter le bail, procédure suspendue jusqu'en 2013. Mais après ?

"Un bon roman c'est une bonne histoire..."

Pour cette femme de lettres, la fontaine plaisir reste malgré tout intarissable. Quand on lui demande ses goûts littéraires, négligeant les autofictions

d'écrivains qu'elle qualifie de "nombrilistes", cette grande lectrice préfère toujours les vraies fictions. Pour elle, "un bon roman c'est une bonne histoire et un bon livre c'est celui qui fait que - jusqu'à la fin - j'ai envie d'aller jusqu'au bout !". Elle sait les dénicher et donner envie de les lire. Nous l'avons entendue orienter une cliente hésitante vers Le Club des incorrigibles optimistes, roman de Jean-Michel Guenassia, disponible aujourd'hui en Poche et récompensé par le Goncourt des lycéens 2009 : "Les prix de lecteurs sont souvent plus fiables pour découvrir un auteur que les prix de professionnels qui d'ailleurs se vendent tout seuls".

Soirées Alba

L'association des lecteurs de la Bouquinerie Alésia propose, samedi 5 novembre, à l'occasion de La Fureur des mots, une soirée littéraire et musicale consacrée à Georges Brassens. Les comédiens de la Compagnie Lire Autrement diront et liront Brassens à travers des extraits de biographies, de correspondances et des textes de ses chansons à reprendre en chœur avec des musiciens.

Samedi 10 décembre, un rendez-vous littéraire sera consacré au résultat du concours de nouvelles sur le thème retenu par Alba en 2011 : "Et si c'était la dernière fois ?". Les trois textes primés seront lus publiquement.

Ces soirées, accompagnées d'un buffet, débutent à 20h30 à la Bouquinerie Alésia. Participation : 2,5 euros.

Inscription à la librairie : tél 01.45.40.74.46 ou bouquinerialeisia@free.fr. ou www.albabouq.com

Au moment de dire au revoir à Nicole Noroy, elle nous avoue se demander "ce qui arrive au temps que l'on ne donne plus au livre". Une vraie question de vraie librairie ! CÉCILE RENON

Bouquinerie Alésia : 17, rue Alphonse-Daudet Tél. : 01 45 40 74 46 (de 10h15 à 20h) sauf dimanche et lundi matin.

Le Livre écarlate

Libraire un jour, libraire toujours !

● Fort de sa formation littéraire et de ses 25 ans d'expérience en librairie, Philippe Leconte crée Le Livre écarlate en mai 2006.

Un parcours sans faute de libraire sous toutes ses formes. Philippe Leconte travaille chez France Loisirs pour payer ses études puis, au retour du service militaire, dans plusieurs librairies-presses de centres commerciaux jusqu'à intégrer la Fnac, en 1987. Il quitte l'entreprise lors de son rachat en 1988 par la GMF, qui marque la fin des années militantes, et trouve un emploi chez un libraire indépendant à Sceaux jusqu'en 1995, puis, de 1995 à 2000, à Bourg-la-Reine. Après un passage dans l'édition en Bretagne il réalise son projet d'ouvrir une librairie dans le 14e, où il habite depuis quinze ans.

"Première difficulté, souligne-t-il, trouver le bon local. Je tenais absolument à cet emplacement, au 31, rue du Moulin-Vert, car il n'y avait pas d'autre librairie dans les parages. En fait, j'ai été obligé d'acheter les murs, avec l'endettement que cela entraîne. J'ai réalisé moi-même tous les agencements : menuiserie, peinture. Je n'ai pas bénéficié de l'aide de l'ADELC* et, pourtant, dès la première année mon chiffre d'affaires était largement supérieur aux prévisions". A telle enseigne qu'un mois après l'ouverture sa collaboratrice Frédérique rejoint la librairie et y travaille encore aujourd'hui. Philippe fait appel à des apprentis en alternance dans le but d'embaucher dès que possible.

Une orientation littéraire

Les clés du succès ? "N'étant pas un débutant et connaissant bien le milieu, les éditeurs m'ont tout de suite fait confiance ; je bénéficie d'une marge haute, sachant que les remises vont de 30 à 40%. Je n'ai pas institué de carte de fidélité mais je me suis créé une fidèle clientèle de quartier sur un bon emplacement. Une librairie comme la mienne n'a pas forcément besoin d'être sur un gros passage. C'est un lieu tranquille où l'on prend le temps de s'occuper du client. Ceux qui ne me connaissent pas encore peuvent me découvrir en venant déposer leur déclaration de revenus au centre des impôts voisin : ces jours-là, j'ai



PHOTO : ALOÏS GONC'H

même de la peine à fermer boutique". Le Livre écarlate fonde son identité sur une orientation vers la littérature au sens large, incluant la littérature étrangère traduite, le polar, la bande dessinée et la science fiction.

"Nous avons un rôle de prescripteur dont les éditeurs sont conscients. Mon but n'est pas de vendre des best-sellers mais d'être à l'écoute de la demande et d'échanger, de rencontrer quelqu'un avec qui partager un livre. Si un client n'aime pas celui que je lui ai conseillé, je le lui rembourse ou l'échange sans problème. Ici, l'on vit à 90% avec une clientèle locale : l'on connaît le nom des gens ; les enfants détiennent un compte que les parents règlent en fin de semaine. Le 14e est encore un arrondissement familial." Philippe n'a pas "d'inquiétude démesurée" face au numérique qui, selon lui, devrait plus inquiéter les "mastodontes", comme il les appelle : "Je reste optimiste concernant les librairies de quartier où les lecteurs viendront toujours chercher un conseil".

Des rencontres conviviales

Philippe Leconte ne ménage ni sa peine, ni son temps - même s'il ne boude pas son plaisir - pour organiser de nombreuses rencontres avec des écrivains, jusqu'à une fois par semaine : discus-

sion et lecture suivies d'un buffet campagnard autour de cubitainers de rouge et de blanc ! Chacun a pu y rencontrer des invités aussi différents que le couple d'écrivains américains Paul Auster et Siri Hustvedt ; l'auteure italienne Milena Agus et son editrice Liana Levi, ou encore Jean Mattern, auteur et éditeur venu en voisin. "Une de mes plus belles rencontres : Dominique Le Brun autour de la littérature maritime." Le Livre écarlate organise aussi des débats comme à l'occasion de la parution du bilan annuel de la LDH sur les droits de l'Homme, en septembre dernier. Philippe Leconte a animé récemment la soirée de présentation de cinq premiers romans (dont Alexis Jenni pour L'Art français de la guerre) à la Société des Gens de Lettres (voir p.8).

Comment trouve-t-il le temps pour toutes ces activités, lui qui est grand-père sept fois ! Il souhaiterait bien disposer de temps pour voyager mais Philippe ne changerait de métier pour rien au monde. Un libraire heureux !

FRANÇOIS HEINTZ

* Association (d'éditeurs) pour le développement de la librairie de création.

Le Livre écarlate : 31, rue du Moulin Vert Tél. : 01 45 42 75 30, du mardi au samedi de 10h à 20h et le dimanche de 10h à 13h.

L'Arbre à lettres Un mini-réseau de libraires indépendants

● L'équilibre passe par la qualité, la convivialité et le conseil.

L'Arbre à lettres est actuellement un mini-réseau de quatre librairies parisiennes, à Mouffetard, Bastille, République et Boulard (vitrine, photo p.1). La première librairie, celle de Mouffetard, fut créée en 1980, avant la loi Lang sur le prix unique du livre. Celle du 14, rue Boulard remonte à 1986, avec Marguerite Duras comme marraine. Chaque librairie a une gestion autonome, passe ses commandes, mais les liens entre elles sont réguliers et les quatre responsables font partie du conseil de direction auprès de la directrice-fondatrice, Martine Dantin. Olivier Renault est, depuis mai 2001, le quatrième directeur de Boulard.

La Page : Avais-tu au départ une vocation de libraire ?

Olivier Renault : Non, quand je suis arrivé à Paris en octobre 1989 j'ai pris un travail à mi-temps à la librairie Mouffetard et je rédigeais la nuit ma thèse sur la revue "Tel quel". Le métier m'a plu et j'ai continué dans cette voie.

LP : Le métier a-t-il beaucoup changé ?

OR : Il s'est beaucoup informatisé. Mais c'est d'abord le public qui a changé, avec la nette diminution des "gros lecteurs", ceux qui achetaient plusieurs livres par semaine. Le public, en général plus jeune, passe beaucoup plus de temps devant son ordinateur. Il a souvent le réflexe de commander ses livres sur Internet, alors que nous assurons exactement les mêmes services au même prix. La crise économique vient encore compliquer la situation. Le livre n'est plus pour beaucoup une priorité. De plus, il existe une nouvelle concurrence, avec les rayons librairie des supermarchés qui s'étendent et vendent certains best-sellers d'une lecture facile.

LP : Dans ces conditions, la librairie atteint-elle un équilibre financier ?

OR : L'équilibre reste tendu mais, pour l'instant, nous y arrivons. Pour les vingt ans de la librairie nous avons réorganisé

les 90 m2 du magasin afin de rendre les livres plus visibles. Nous essayons d'acheter moins mais mieux car la gestion des stocks nous coûte cher. Les éditeurs nous reprennent les invendus mais nous devons payer les achats et ils nous remboursent avec retard. Par ailleurs, les marges restent faibles pour le libraire. Nous cherchons à diversifier les types de livres tout en maintenant la qualité : 42% des ventes en littérature, 25% en sciences humaines, ce qui est assez exceptionnel, 9% pour les romans policiers. Et des Beaux-livres surtout à Noël, des livres pour la jeunesse, des livres pratiques, cuisine, tourisme. Mais l'essentiel est sûrement de maintenir une qualité d'écoute et de conseil auprès de la clientèle. Nous organisons de plus en plus de "signatures", souvent avec des auteurs habitant le quartier.

LP : Il me semble qu'il y a cependant une certaine rotation de personnel et moins de temps disponible pour conseiller le lecteur ?

OR : Pas vraiment, la majorité reste au moins cinq ans et il faut donner aussi leur place aux jeunes. Le métier est passionnant mais les salaires sont faibles et c'est aussi un travail de manuel, avec beaucoup de manutention de cartons et de livres. Une de nos meilleures salariées est partie pour des problèmes de dos. Il est compréhensible que certains cherchent des emplois mieux rémunérés et moins fatigants.

LP : Et le futur ?

OR : Le livre papier a toujours un bel avenir mais il faut aussi se préparer au livre électronique. Et améliorer les conditions de l'équilibre financier en respectant le prix unique et en améliorant les rapports auteurs/éditeurs/libraires.

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE GENTIL

L'Arbres à lettres, 14, rue Boulard, lundi-samedi de 10h-19h30, dimanche de 10h-13h30

la Maison du Dictionnaire Effeuillons les mots !

Faire un tour à la Maison du Dictionnaire, librairie-éditeur spécialisé, installé depuis 1973 dans le passage Delambre en face du cinéma les 7 Parnassiens, relève du plaisir du marché ou de la galerie, c'est selon.

La Maison du Dictionnaire possède un catalogue riche de plus de 4 000 titres traitant des langues du monde entier, mais aussi des sciences, des techniques, du droit, etc. Dans les bacs devant la vitrine, un vocabulaire anglo-serbe du foot (soldé), voisinerait avec un glossaire de l'automobile ou de l'informatique ; on sauterait parfois d'une langue à une autre en évitant le français !

Passer par là vous donnera envie d'aller fouiner dans d'autres librairies encore, pour y regarder à la sauvette ou en prenant tout votre temps quelque "dictionnaire amoureux" que vous effeuillerez avec délicatesse. Visiter les dictionnaires est un geste qui peut mener loin en effet. Les feuillets d'un dictionnaire font un feuillet dont les entrées, les vedettes, les mots sont les héros parfois fatigués, mais toujours prêts à entraîner le lecteur dans des labyrinthes inattendus dont il ressort estourbi et heureux ! Il a le sentiment d'avoir voyagé, de mieux connaître les mots qu'il emploie ou entend chaque jour, il se sent grandi ! "Le dictionnaire

est euphorique", écrivait Roland Barthes. Une langue, tel le français, est bien un être vivant. Fait de langages divers, parlés comme écrits, une langue-monde qui respire et évolue au rythme des échanges et des inventions.

Première et longtemps la seule, la langue française s'est vue dotée d'une Académie et fait l'objet depuis plusieurs siècles de dictionnaires, glossaires, lexiques, grammaires, syntaxes, manuels en tout genre qui sont autant de portraits de cette langue. Si le dictionnaire de l'Académie passe pour une juridiction de la langue un peu sévère, Hugo est passé par là qui revendique de lui avoir mis un "bonnet rouge". Bien d'autres encore, jusqu'à François Caradec qui vécut si longtemps dans l'arrondissement et ses amis de l'Oulipo, continuent à jouer et à inventer.

Les mots ont des racines, ils ont un sens propre et des sens figurés. Citations, proverbes les mettent en situation et en perspective. Le 14e est riche en jardins partagés, qu'ils soient bien réels ou numériques, alors à quand un jardin partagé des langues où chacun viendrait avec un dictionnaire de son choix pour en faire découvrir et partager toutes les délices ?

ELISABETH PRADOURA

L'oreille du libraire

● François Perche était libraire au 49, boulevard Saint-Jacques, juste en face de la station de métro. Durant des années, il a recueilli la parole de ses clients, publiée en récit*.

C'est un magasin de presse, tenu par une vieille dame, que François Perche transforme pour se consacrer entièrement aux livres. Dans son commerce, au double sens du terme, non seulement il vend des livres pour gagner sa vie mais il entend "commercer" avec ceux qui passent le seuil par hasard : "Les gens découvraient un libraire qui savait les écouter.... J'ai acheté un cahier. J'écrivais chaque jour le produit du rapt quotidien, les paroles ramassées au-dessus des livres, les confidences, les cris, les murmures, les angoisses, les appels au secours. Plus tard, j'ai appris que l'on m'appelait "la grande oreille". Il note sur un cahier cette parole qui y circule au gré des clients : "Dès la naissance de la librairie, le 20 mars 1987, j'ai été immédiatement entouré de voix. Je me suis mis à les collectionner comme d'autres les cartes postales".

Samuel Beckett, qui habitait juste en face, est l'un de ses premiers clients : "Je le sentais dérouté, Beckett. Il ne reconnaissait pas la boutique où il venait acheter son journal. De noire, elle était devenue blanche ! Entrera, entrera pas" ? En attendant Beckett...qui mettra des

semaines avant de se décider à entrer : "C'est que vous lui faites peur à M'sieur Beckett", lui explique son voisin l'épicier. "Vous êtes un libraire, il a peur que vous lui parliez de ses livres. Il n'aime pas beaucoup les littérateurs". Le Grand Sam est décédé peu après, le 22 décembre 1989, alors que François Perche avait consacré une vitrine à son œuvre.

"Il faut être fou pour faire un métier pareil !"

Ils sont nombreux à venir lui parler : le balayeur malien qui raconte son village, Jean qui veut écrire un article sur la voyante de la place Denfert-Rochereau, le peintre son voisin qui n'arrive plus à peindre, la dame dont l'obsession est d'aller en Chine. On le sollicite aussi pour prendre des stagiaires qui ne viennent jamais ou qui coulent leurs journées sur le divan. On lui confie la garde d'un chat : "Une expérience intéressante que celle d'un libraire qui a un chat qui veut sortir chaque fois qu'un client ouvre la porte". François Perche explique invariablement "qu'être libraire, ce n'est pas facile du tout. Et surtout il ne faut pas avoir peur d'être pauvre". Mais il y trouve large-

ment son compte : "J'y cultive la poésie et l'amitié. Ce qui n'est déjà pas si mal".

La librairie était située entre l'hôpital Sainte-Anne et la prison de la Santé. "J'attire les fous. Beaucoup de pensionnaires de Sainte-Anne viennent faire un tour, acheter des livres, parler simplement. Une façon de s'échapper un instant de l'horreur quotidienne. Et lorsqu'ils sont libérés, certains anciens taulards viennent accomplir ici leur premier geste de liberté : feuilletter les pages d'un livre". Des visites parfois dramatiques, empreintes de souffrance : "Elle parlait avec difficulté. Brusquement elle s'est mise à hurler : Je hais les psychiatres". Mais le quotidien se teinte aussi d'un humour pince-sans-rire : "Il y a un livre qui me plairait bien. "Alcools". Depuis le temps que j'en bois. J'aimerais bien que vous me le donniez."

Revisitant sa vie de libraire, François Perche fait ce constat : "Je pense à tous ces gens qui sont venus déverser un peu de leurs dernières paroles dans ma grande oreille, qui souffrent énormément, mais personne ne veut s'en apercevoir. Certains, les plus âgés, ne me demandaient pas de livre mais juste un peu d'attention". Désormais, il se consacre entièrement à l'écriture et aux voyages. La géographie intime du libraire-écrivain-poète. F. H.

* "L'Oreille du Libraire", HB éditions (2003) ; épuisé.

François Perche a écrit plusieurs textes dans La Page, à l'époque où il tenait librairie dans le 14e. Il était bien sûr dépositaire du journal.

Blaise Cendrars

Du bouurlingueur au piéton de Paris

● L'homme qui écrivait de la main gauche, foudroyé par une congestion cérébrale, est décédé le 21 janvier 1961, rue Jean-Dolent, où il demeurait depuis 1950.

Le poète et romancier, grand voyageur et grand reporter, auteur de "L'Or", de "Moravagine", de "La Main Coupée" (il est amputé du bras droit en 1915), de "L'Homme Foudroyé", a habité les dix dernières années de sa vie au 23, rue Jean-Dolent, en face de la prison de la Santé. L'homme foudroyé l'aura été par goût immodéré de la vie et du petit vin blanc qui le faisait tanguer, dans ses rêveries. Rêver à ne rien faire, sinon siroter un whisky sur le pont d'un bateau battu par la tempête, telle aurait été, selon ses dires, sa véritable ambition.

Un jour vint où il lui fallut se poser. Après "Bourlinguer", paru en 1948, une invitation au voyage qui offre le parcours sinueux de onze ports, Blaise Cendrars (1) jette l'ancre à Paris. Voici l'homme des grands espaces, des aventures au-delà des mers, d'un quotidien brûlant, transformé en piéton de Paris. Il est symptomatique que, l'année suivante, soit publié "La Banlieue de Paris", dans lequel il commente les photos de Robert Doisneau qui fut son ami fidèle. Cette même année, il épouse la comédienne Raymone Duchâteau, à Sigriswil, commune de l'Oberland bernois dont il est originaire. Depuis qu'il l'a rencontrée en octobre 1917, il lui voue un amour idéalisé, traversé de nombreuses crises. Il quitte sa femme Féla et ses trois enfants qui s'installent au hameau de La Pierre à Méréville (Essonne). Sa fille Miriam (auteur de biographies de son père), qui n'a ainsi guère connu son père étant enfant, l'accompagnera pourtant dans ses derniers instants avant l'ultime voyage.

Le plus photographié des écrivains

"A Paris suivent alors huit années de navigation (celles qu'on s'invente) dans l'appartement du 23, rue Jean-Dolent, entre la prison de la Santé et la rue Saint-Jacques, aux côtés de Raymone, l'amour de sa vie, du chat Légion et du chien Wagon-Lit, écrit Jacques Rouré dans "Blaise Cendrars sans visa". Après tant



Blaise Cendrars a habité les dix dernières années de sa vie au 23, rue Jean-Dolent.

de voyages et de rencontres insolites, on aurait pu croire qu'il aurait aspiré à quelque repos ; c'est mal connaître l'homme : "Raymone est folle de joie, moi beaucoup moins, affirme Cendrars, car avoir un intérieur m'emmerde"... Par contre, les détenus de la prison d'en face sont ravis de ce voisinage : ils adressent plusieurs messages au nouveau locataire pour le remercier "des rêves d'évasion que procurent ses livres !" Une photo montre l'écrivain adossé au mur de la prison, à l'heure de la promenade, bérêt sur la tête, le manteau jeté sur les épaules. Sans doute le plus photographié des écrivains de son époque. "Le poète manifeste une tendresse cabotine face à l'objectif. Il lui offre son meilleur profil. Même si c'est le plus cabossé", souligne Patrice Delbourg dans "L'Odyssée Cendrars" (2).

Cendrars entreprend, en effet, l'écriture de son dernier récit au titre évocateur de ses éternelles aspirations "Emmène-moi au bout du monde". Cet ultime roman (1956) est en fait une caricature du théâtre parisien, de la Légion étrangère et de l'amour, "une bonne blague bien saignante sur la nature humaine".

Comme on l'a écrit : "Blaise Cendrars, une plaie ouverte en forme d'éclats de rire, un sacré farceur, un mystificateur volant de Paris à Rio deux petites ailes dans le dos, qu'on soupçonne de préférer le postérieur à la postérité, les salles de bar aux salles de conférences."

Pavillon sonore de l'univers

Dans les années 1950, ses entretiens radiophoniques (3) à son domicile parisien de la rue Jean-Dolent, avec le poète et écrivain Michel Manoll, connaissent un grand succès. À 63 ans, il réalise le livre sonore dont il rêvait depuis longtemps. Il y explique entre autres son amour de la poésie comme foyer de l'avant-garde artistique et sa déception face à l'évolution de la société industrielle dont il avait loué les progrès techniques. En retraçant sa vie, le poète montre comment il s'est nourri de tous les métiers qu'il a pratiqués. Tour à tour éditeur, cinéaste, traducteur, critique d'art, dramaturge, librettiste de ballets, grand reporter, ce créateur toujours en éveil a découvert dans la radio une des merveilles du monde moderne. Comme l'écrit Patrice Delbourg : "Il se

veut le pavillon sonore de l'univers.... Il rencontre dans la radio l'instrument d'une relation directe irremplaçable avec le lecteur".

Deux attaques cérébrales, en 1958, le réduisent en homme-tronc, un calvaire décrit par Patrice Delbourg : "Il ne peut plus marcher. La voix se brouille. Etendu sur une chaise longue, du pied il taquine le chien. Son bras mutilé le fait horriblement souffrir mais il refuse qu'on lui administre de la morphine. L'œil rivé sur cette lugubre muraille pénitentiaire, l'insatiable voyageur voit son horizon réduit à un carré de briques". Sa fille Miriam et la fidèle Raymone se relaieront à son chevet jusqu'à son dernier souffle. Tandis qu'André Malraux lui remettra la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. La première et la dernière distinction jamais accordée à Blaise Cendrars.

FRANÇOIS HEINTZ

(1) De son vrai nom Frédéric-Louis Sausser, il est né le 1er septembre 1887 à La Chaux-de-Fond dans le canton de Neuchâtel (Suisse). Il sera naturalisé français.

(2) L'Odyssée Cendrars de Patrice Delbourg, éditions Ecriture (2010), 17,95€. Lire aussi les biographies de Miriam Cendrars (chez Balland et Gallimard).

(3) Disponibles en CD : En bouurlinguant, INA/Radio France (2006). Plusieurs hommages sont rendus tout au long de 2011, en France et en Suisse.

MÉMOIRES PARIS L'A FAIT

Notre collaborateur John Kirby Abraham publie ses souvenirs de journaliste international "Paris Made Me..."



Ce livre, en anglais, est le regard sur Paris d'un journaliste anglais de radio et de télévision installé dans la capitale. Né à l'ombre du château de Windsor, J.-K. Abraham s'expatrie, sillonnant différents pays, de Chypre au Danemark en passant par le Liban. Mais c'est en tant que journaliste pour Paris Radio France Internationale qu'il parcourt le monde et rencontre des célébrités comme Orson Welles, Audrey Hepburn, Maurice Chevalier, Peter Ustinov et Jacques Brel.... "Paris Made Me..." raconte aussi son point de vue sur l'Europe et sur la France. J.-K. Abraham anime des lectures hebdomadaires à la célèbre librairie de George Whitman, Shakespeare and Company. Il est l'auteur d'une biographie de Josephine Baker (en anglais), rencontrée à Paris lors de ses derniers galas au théâtre Bobino.

* "Paris Made Me...", Trafford Publishing : disponible sur commande ou chez Shakespeare and Company.

● Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 10 € ; soutien : à partir de 15 €. Abonnement pour chômeur et étudiant 8 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014.

Nom.....Prénom.....
Adresse.....

Un cinéma indépendant Rencontre avec les exploitants du Denfert

Claudia et Michel Guichard, propriétaires du cinéma le Denfert, me reçoivent dans leur bureau, une pièce exigüe située au premier étage du cinéma. Michel Guichard m'apprend qu'il a été contacté en début d'année par Sophie Dulac (productrice, distributrice et exploitante de salles indépendantes comme l'Arlequin ou le Reflet Médicis) pour reprendre le fonds de commerce du cinéma (la propriétaire des murs restant la ville de Paris) mais rien n'est encore signé. Rapidement nous décidons de poursuivre l'entretien autour d'un verre au "Café du Rendez-vous", où nous serons tranquilles ce samedi matin.

Une gestion délicate

Aujourd'hui le cinéma emploie quatre projectionnistes/caissiers à temps plein et partiel, la partie administrative étant assurée uniquement par Michel. L'équilibre du budget de fonctionnement du cinéma est atteint aujourd'hui grâce aux compléments de subventions du Centre National de la Cinématographie (CNC) et de la Ville. La Région participe seulement au renouvellement de l'équipement et au passage au numérique qui doit intervenir fin 2011.

La fréquentation était en 2010 d'environ 48 500 spectateurs (en stabilité par rapport à 2009), un chiffre tout à fait honorable pour une salle disposant d'un seul écran avec seulement 133 fauteuils. L'ancienne propriétaire des murs s'était toujours opposée à la construction d'une deuxième salle qui aurait permis une plus grande souplesse de programmation et augmenté la fréquentation. Ce handicap, ainsi que les difficultés croissantes d'accès aux films pratiquées par certains distributeurs envers les salles indépendantes, conduisent le Denfert à mener une politique de multiprogrammation et de films destinés au jeune public.

Une programmation ouverte

Le cinéma participe notamment avec le CIP (Cinéma Indépendant Parisien) aux cycles de programmes pour la jeunesse : "Lycéens et apprentis au cinéma", "Collèges au cinéma", "L'enfance de l'art". Le cinéma organise aussi des séances pour des groupes d'enfants handicapés, des séances à la carte pour les centres de loisirs, les établissements scolaires, ainsi

que pour la cinémathèque Robert Lynen (cinémathèque de la Ville de Paris). Cette activité jeunesse représente environ le tiers des entrées payantes. Claudia tient à préciser que "pour la plupart ces séances sont accessibles à tous, seul le programme est axé jeune public, avec des horaires adaptés pour eux". En effet le programme du label "L'enfance de l'art" propose à côté des films d'animations attendus pour ce type de public, "Chantons sous la pluie" de Stanley Donen ou le "Vent de la plaine" de John Huston qui sont des films tout public.

La drôle de loi des distributeurs

Les spectateurs viennent de partout, "leurs motivations étant de venir voir un film et non d'aller dans une salle", remarque Claudia. Michel ajoute : "Il y a un problème aujourd'hui avec les séances en soirée". C'est pareil pour tous les cinémas indépendants comme le Denfert, les jeunes allant surtout voir "les blockbusters US" (les cartes cinéma des groupes ayant accentué ce phénomène) et les seniors préférant les séances de fin

d'après midi.

En tant que farouche défenseur de l'exploitation indépendante, la difficulté d'accès aux copies est un thème particulièrement cher à Michel Guichard. Les conditions financières de certains distributeurs rendent impossible la programmation en exclusivité de trop de films. Le distributeur peut choisir de faire tourner quelques copies 35 mm sans en tirer de nouvelles, rendant impossible une longue exploitation. Michel Guichard cite le cas du film d'Alain Cavalier "Pater" qu'il a dû retirer de l'affiche, la copie étant déjà retenue par un autre exploitant.

ARNAUD BOLAND



PHOTO : ALAIN GORICH

À l'affiche du Denfert, les films jouent les prolongations.

Avec le Denfert, le cinéma c'est toute une histoire

En 1933, la salle de cinéma est construite sur un emplacement qui servait de remise, transformée en cabaret-salle de spectacle, à l'enseigne "Le Buffalo". Dans l'arrondissement, des salles de cette époque seules subsistent le "Gaumont Alésia", alors appelé "Alésia Palace" et le "Miramar".

La capacité de la salle était de 241 places avec un balcon qui se déployait en corbeille sur les côtés de l'écran. La cabine de projection était située derrière l'écran. L'image était projetée sur un miroir fixé à l'avant du balcon, puis réfléchi sur l'écran. Pour obtenir une image dans le bon sens on utilisait des projecteurs à chargement inversé. L'accès de la cabine de projection était rue Daguerre et l'entrée de la salle sur la place Denfert-Rochereau. Il n'y avait aucune communication entre la caisse et la cabine d'où de nombreux problèmes de son et de mise au point. La programmation était de qualité. En 1945 on pouvait voir des films de Grémillon, Carné, Chaplin, Renoir ou Becker. Les séances avaient lieu tous les jours à 20h30 avec, en plus, des matinées

certaines jours de la semaine.

L'exploitant change en 1974. La projection sur miroir est abandonnée et la cabine revient côté place Denfert Rochereau. La capacité de la salle passe à 145 places avec une programmation sans grande ambition se réduisant à la continuation en version française de films à grand succès tels que Ben Hur, Docteur Jivago, Autant en emporte le vent et cela sur plusieurs mois.

Une certaine idée du cinéma

En 1980 Claudia et Michel Guichard achètent le fonds de commerce du Denfert et modifient la programmation. Ils y organisent des rétrospectives (Buñuel, Bresson, Robbe-Grillet), une semaine du cinéma helvétique, brésilien, cubain... La salle est classée Art et Essai en 1981.

Lors de la dernière rénovation, en 2006, la salle passe à 133 places avec une disposition des fauteuils privilégiant le confort des spectateurs. La programmation offre une large part aux films destinés au jeune public et aux continuations d'exclusivités avec la multiplication de titres (plus de 20 par semaine). En 2008, un ciné-quartier

est créé avec le conseil de quartier Mouton-Duvernoy proposant des séances mensuelles qui connaissent un grand succès. Aujourd'hui, le Denfert est le seul cinéma parisien qui continue de programmer Les mystères de Lisbonne de Raul Ruiz malgré sa durée (4h30).

Début 2008, la propriétaire des murs décide de vendre son ensemble immobilier comprenant un petit hôtel sur deux niveaux, un restaurant et le cinéma. Un marchand de biens se porte acqureur. Michel Guichard contacte Pierre Castagnou, Maire du 14e, qui lui conseille de mettre une pétition à la disposition des spectateurs en faveur de la préservation du Denfert. Surprise ! 4500 signatures sont recueillies en quatre semaines. Le Conseil d'arrondissement, à l'unanimité, décide de présenter un vœu au Conseil de Paris. Une réunion de la commission de l'urbanisme de Paris décide de préempter l'ensemble immobilier garantissant ainsi la continuité du lieu et de l'exploitation du cinéma le Denfert.

A.B.

Un site Internet sur Broussais

Entre tambouille et t'embrouille

- La mairie du 14e a informé, via Facebook, de la création d'un site Internet "Broussais", avant de le signaler sur son site officiel.

Le site www.broussais.paris.fr, plutôt agréable et bien réalisé, présente les projets de transformation de tout un quartier. On y trouve des logements familiaux et étudiants, un centre culturel (situé dans la chaufferie de l'ancien hôpital), de nouveaux commerces, un établissement pour personnes âgées dépendantes, une promenade plantée...

Ce travail devait être l'aboutissement d'une phase de concertation avec la population et divers acteurs associatifs du quartier, commencée en juin 2009.

En fait de concertation, tout un processus a été mis en place sans correspondre en rien aux "modalités de la concertation dans le 14e", telles que définies en 2008 par les associations membres du Comité d'initiative et de consultation d'arrondissement (Cica) et approuvées en Conseil d'arrondissement (voir le site d'Urbanisme et démocratie, <http://u.d.free.fr>). Dès le départ, la municipalité a voulu traiter les éléments indépendamment les

uns des autres. Nombre d'interlocuteurs, et notamment le Collectif redessins Broussais (CRB), qui étudiait les possibilités de transformation du quartier depuis dix ans, ont tenté de ramener la mairie à une vue globale, pour que les discussions ne soient pas ainsi "découplées". Cette demande de stratégie et de cohérence fut repoussée comme étant d'emblée hors sujet. D'autres paroles s'accumulaient dans divers ateliers : quand un participant s'essouffait de ne plus être entendu, arrivaient de nouveaux habitants ou artistes appelés pour proposer leurs idées, les plus compétents devant sans doute laisser peu à peu la place aux "plus frais", les discussions repartant à chaque fois du point de départ. C'était sans compter sur la détermination de quelques-uns !

Le travail collectif rejeté par la mairie

Face à cette détermination exprimée en Conseil d'arrondissement et relayée par la presse nationale, la mairie fut

obligée de proposer une nouvelle tranche de concertation spécifique au projet culturel. Des réunions ont donc eu lieu fin 2010-début 2011, animées par un représentant de la Direction des Affaires culturelles, la mairie de Paris ressentant le besoin de chaperonner la mairie du 14e. Les participants, tels le conseil de quartier Didot Porte-de-Vanves, le collectif Redessins Broussais (CRB), l'association Urbanisme et Démocratie (Udé !), les Jardins numériques et autres artistes ou habitants, se sont constitués en un "Comité chaufferie" amenant questions et propositions liant le bâti, le projet culturel et le quartier. Disparates, ce comité s'est pourtant trouvé uni dans le travail, notamment pour défendre la proposition, concrète et argumentée, de maintien et d'aménagement d'une seule grande salle polyvalente. Ce qui remettait en cause le projet initial de la mairie qui découpait la grande salle existante. Des comptes-rendus de toutes ces réunions furent régulièrement faits. Brus-

quement, le processus a été interrompu par l'organisation anticipée d'une réunion plénière. Le travail réalisé n'allant pas dans le "bon sens", le maire du 14e l'a tout bonnement annulé au motif que la concertation ne devait pas porter sur le choix d'une ou de plusieurs salles ! Aucun compte rendu de cette calamiteuse réunion plénière n'a été diffusé ! On ne le trouve donc pas sur le site Internet, comme on ne trouve pas davantage mention des réunions qui ont précédé.

La mairie a ainsi désavoué le processus de concertation mis en place par elle-même ! Ce désaveu qui confine au sabotage, illustre de façon criante l'incapacité des élus à mettre en place un processus de concertation tel qu'il ne cesse pourtant d'être défini dans les chartes participatives qui fleurissent ici ou là. Et ce n'est pas le questionnaire en ligne sur les sept salons de la future promenade plantée qui nous convaincra du contraire !

CRB et Udé !

LES MERCREDIS DU CINE-CLUB

Le ciné-club du conseil de quartier Pernety-Porte de Vanves vous accueille tous les premiers mercredis du mois (à 20 h) au cinéma L'Entrepôt, 7, rue Francis-de-Pressensé (entrée 4€, film et débat).

9 novembre 2011 : Les Amants (1958 - Fr.) de Louis Malle, avec Jeanne Moreau. Transposition moderne, sur une musique de Brahms, d'un roman libertin du 18e siècle. C'est le premier film annonciateur de la Nouvelle vague.

7 décembre 2011 : Le Mépris (1963 - Fr.) de Jean-Luc Godard. L'un des films les plus célèbres de Godard, adapté d'un roman d'Alberto Moravia, avec Brigitte Bardot et Michel Piccoli : les déchirements d'un couple et une réflexion sur le cinéma.

4 janvier 2012 : L'Innocent (1976 - It.) de Luchino Visconti. Adaptation d'un roman de Gabriele d'Annunzio, avec Giancarlo Giannini et Laura Antonelli. Superbe mélodrame et décors somptueux.

1er février 2012 : Fargo (1996 - USA) des frères Coen, avec Frances McDormand. Si angoissant qu'il en devient drôle, le film se déroule dans l'atmosphère feutrée d'un paysage enneigé.

7 mars 2012 : Le Diable au corps (1947 - Fr.) de Claude Autant-Lara, avec Gérard Philippe et Micheline Presle, d'après un roman de Raymond Radiguet. Bien que le film ait fait scandale à sa sortie, il valut à Gérard Philippe un prix d'interprétation au festival de Bruxelles.

Ces films susciteront sans aucun doute des débats passionnés. Venez nous rejoindre !

DEUXIÈME ÉDITION DU FESTIVAL DES ARTS LOSSERAND



Le premier dimanche d'octobre, les Plaisanciers (1) inscrivent une grande fête populaire dans le calendrier de la rue Raymond-Losserand. Le Festival des arts affirme à la fois la célébration d'une tradition et un hommage aux artistes du quartier. Dans la rue rendue piétonne, l'installation de stands permet aux peintres, sculpteurs, graveurs... de présenter et vendre leurs œuvres, au milieu d'animations diverses, chansons, musiques et lectures de poésies. Le soleil n'a pas manqué le rendez-vous avec les quelque 150 exposants qui nous offraient de belles surprises à chaque pas. Coups de coeur assurés. De plus, cette année, un superbe livre-catalogue (2) a vu le jour, qui témoigne de la qualité de la manifestation et de l'ardeur des bénévoles qui ont contribué à sa réalisation.

(1) Les Plaisanciers : association des commerçants de la rue Raymond-Losserand.

(2) Le catalogue est disponible à la librairie Tropiques pour 20 €.

La Société des gens de lettres Une grande dame qui ne manque pas d'Histoire(s)

Fondée à Paris en 1838, la Société des gens de lettres (SGDL), installée depuis 1929 dans l'Hôtel de Massa, défend les valeurs du droit d'auteur de l'écrit ainsi que la liberté de création.

Deux pas de l'Observatoire, au 38 de la rue du Faubourg Saint-Jacques, la Société des gens de lettres recèle un passé peu banal. Cette "folie" d'un administrateur des Postes, construite en 1778 sur les Champs-Élysées, se trouvait à peu près à l'emplacement du grand magasin Virgin d'aujourd'hui. Cet hôtel très particulier, haut lieu de fêtes sous l'Empire, un temps résidence de l'ambassadeur d'Italie, appartenait encore en 1917 à l'un des ducs de Massa, d'où son nom actuel. Son dernier propriétaire élyséen, un certain Théophile Bader, fondateur des Galeries Lafayette et généreux donateur, finit par lui faire traverser la Seine... pierre par pierre en 1926 pour l'établir rive gauche, sur une parcelle de terrain moins onéreuse mise à disposition par l'État, pour devenir, grâce à un bail emphytéotique offert par le donateur, le nouveau siège de la SGDL !



Cet hôtel très particulier, haut lieu de fêtes sous l'Empire, un temps résidence de l'ambassadeur d'Italie, appartenait encore en 1917 à l'un des ducs de Massa, d'où son nom actuel.

C'est cependant le patron de presse Louis Desnoyers, directeur du journal "Le Siècle", qui est le véritable fondateur en 1838 de la SGDL avec autour de lui de grands noms de la littérature française : Hugo (36 ans), Balzac (39 ans), Dumas père, Théophile Gautier (27 ans) et George Sand qui décident de protéger "les auteurs de l'écrit" et feuilletonistes du moment. En effet, bien que publiés correctement à Paris, ceux-ci voyaient souvent leurs récits piratés par des patrons de presse provinciaux peu scrupuleux. Société chargée à sa création de la perception des droits d'auteur, elle devient en 1891 une fondation, aujourd'hui reconnue d'utilité publique. De grandes figures se sont succédé au poste de président depuis François Villemain à sa création jusqu'au romancier Jean-Claude Bologne, élu depuis 2010, en passant par Balzac, Hugo, Zola, Mauriac, Duhamel...

Droits d'auteur et liberté de création

Ses missions principales sont l'information et le conseil aux auteurs de l'écrit, dans les domaines du juridique, du social et du culturel. Un service de conseil juridique peut en effet examiner la conformité des contrats d'édition. Parmi diverses brochures on trouve des modèles de contrat avec avenants, dont une sur la rémunération des auteurs dans le cadre de manifestations littéraires. Possibles aides juridique et fiscale gratuites ainsi que 80 000 euros d'aides d'urgence distribuées chaque année aux auteurs en difficulté. Une assistante sociale est également disponible sur rendez-vous. Enfin une mutuelle complémentaire santé est accessible aux auteurs et à leur famille.

Le volet culturel se manifeste par les prix littéraires attribués au printemps et à l'automne (65 000 euros cette année)

et des soirées littéraires : en septembre la présentation de cinq premiers romans en présence de leur auteur, par Pierrette Fleutiaux, vice-présidente des affaires culturelles, et le libraire du Livre écarlate (voir p.5). Un forum de deux jours sur la traduction s'est tenu en octobre. En novembre, dans le cadre de La Fureur des mots, un moment littéraire et musical sera consacré à Brassens le 9, et le 17 une soirée sera dédiée au poète Armand Robin (1912-1961). Ces rencontres sont accessibles sur simple réservation téléphonique.

De quoi vit la SGDL ?

Lors de la Journée du patrimoine, Jean-Claude Bologne présentait avec son équipe, dont le secrétaire général Dominique Le Brun, écrivain et journaliste, l'histoire et le fonctionnement de cette société. La fondation ne perçoit "ni subvention ni mécénat", nous a-t-il dit, ce qui lui confère une grande indépendance dans ses prises de position. Ses revenus proviennent de trois sources principales : les cotisations annuelles (40 euros) des 6 000 membres environ, même si la moitié d'entre eux se font parfois un peu tirer l'oreille pour régler leur dû ! Précisons que pour devenir membre, un auteur doit "avoir publié au moins un ouvrage à compte d'éditeur et remplir le bulletin d'adhésion aux statuts". Les placements de nombreux legs et dons d'auteurs représentent en fait la part belle d'une SGDL dont le fonctionnement repose sur une douzaine de salariés et un comité de vingt-quatre bénévoles, tous écrivains et membres du conseil d'administration, répartis en huit commissions : finances et legs, prix et aides, poésie-affaires européennes-francophonie, traduction, culturel, social, juridique, audiovisuel-affaires radiophoniques. Troisième ressource de

la société, le dépôt des œuvres écrites ainsi protégées en cas de litige (plagiat ou autre) par une garantie de date et d'antériorité : environ 10 000 dépôts sont effectués chaque année.

Numerisé ou numérique ?

Principale association française au service des auteurs de l'écrit et défenseur du droit d'auteur, la SGDL est membre du Conseil supérieur de la propriété littéraire et artistique (CSPLA) et de l'Eu-

ropean Writers Council (EWC). Elle intervient à Paris, en province, mais aussi en Europe et dans la francophonie, pour défendre les œuvres écrites au sens large (littéraires, radiophoniques ou multimédia), publiées à compte d'éditeur. Elle négocie en permanence avec les pouvoirs publics et les partenaires du Livre dont le Syndicat national de l'édition (SNE) et le Conseil permanent des écrivains (CPE). C'est ainsi que la SGDL est fortement impliquée dans le délicat dossier de l'adaptation du contrat d'édition au monde numérique et qu'elle a par exemple pu gagner au printemps en première instance contre le géant américain Google. Dans un communiqué de novembre 2010, la SGDL recommandait déjà aux auteurs "la plus grande vigilance lors de la signature de leurs contrats et des avenants numériques notamment sur les conditions de rémunération et la durée de cession". En juin 2011, au Sommet mondial du droit d'auteur à Bruxelles, le président a insisté sur le respect de l'œuvre (droit moral) et la rémunération des auteurs. Favorable à une gestion collective des revenus liés au numérique, il distingue "l'œuvre numérisée, simple calque de l'œuvre imprimée, le livre numérique et l'œuvre numérique, ouverte, hybride et collaborative qui remet en cause l'image même de l'auteur". Rappelant la liberté de Zola (ancien président de la SGDL) à défendre Dreyfus, Jean-Claude Bologne a réaffirmé haut et fort que "l'indépendance financière [des auteurs] est le seul garant de la liberté d'expression".

CÉCILE RENON

SGDL 38, rue du Faubourg St-Jacques
Tél. : 01 53 10 12 00 www.sgdl.org

ENTRETIEN AVEC NOËLLE CHÂTELET,

PREMIÈRE VICE-PRÉSIDENTE DE LA SGDL DEPUIS 2003 (extrait)

Prix Goncourt de la Nouvelle en 1987, cette femme de lettres est attentive à la situation précaire de bien des auteurs dont elle défend fermement les droits.

La Page : Quel est votre engagement au sein de la SGDL ?

Noëlle Châtelet : Nous sommes bien placés pour savoir que les écrivains sont des artisans d'un métier et que ce métier a besoin d'être protégé. Oui, quand j'écris je me sens artisan et l'écriture est un artisanat. Alors nous veillons au droit social et moral des écrivains et plus particulièrement des écrivains de l'ombre, les moins visibles, ceux qui souffrent. Et c'est notre rôle, comme à l'époque de nos fondateurs, de retrouver la nécessité d'inventer des outils pour faire face aux obstacles actuels comme la numérisation des œuvres, et permettre aux écrivains de garder la tête haute.

Et puis défendre les écrivains c'est aussi défendre la littérature, contre le plagiat et contre la censure qui existe toujours dans le monde et remet en cause la liberté d'expression. N'oublions pas que la littérature a un prix pour ceux

qui vivent de leur plume. Voilà pourquoi même si quelques dissensions entre auteurs ont pu s'exprimer ici ou là lors de la bataille pour le prêt en bibliothèques, par exemple, la SGDL doit être partenaire des auteurs et cela implique une solidarité. Je pense aussi que les écrivains ont leur rôle à jouer dans la société car la littérature est passeuse et messagère de sujets sociétaux : elle doit pouvoir permettre de poser et de répondre à des questions qui fassent avancer les consciences. Autre forme d'action, en décernant ses prix de printemps et d'automne, notre comité d'écrivains distingue des écrivains et des textes à faire connaître au public.

Je défends aussi la mission culturelle de la SGDL en région avec une intervention au salon qui se déroule en juillet à Sablet, près de Vaison-la-Romaine : nous y organisons devant un public, rencontres, lectures et débats autour d'auteurs et de premiers romans ainsi qu'un concours de nouvelles. Enfin, j'appuie et j'accompagne le président.

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE RENON

Exposition

L'ANNÉE GEORGES BRASSENS

Une exposition de 40 photos se tiendra dans le hall de la mairie du 4 au 19 novembre 2011. Présentée par Philippe Fagot, grand admirateur du poète, compositeur et chanteur, elle retrace le destin de Brassens, qui vécut longtemps dans le 14e sur le thème Les Copains d'abord, trente ans déjà. Un concert était donné le 4 novembre par Jean-Claude Blahat, ancien accompagnateur de Bobby La Pointe, qu'il rencontra en 1967 à L'Olympia pour l'émission Musicorama. Il nous fera découvrir quelques chansons pour la sortie de son dernier CD Le Fidèle absolu.

Philippe Fagot crée une association Les Amis du 14e : www.village-losserand-paris14.org

SOUTENIR LA PAGE DU 14^E

Le pot des lecteurs, un rendez-vous trimestriel

Rencontrez L'Equip'Page le mardi 6 décembre de 18h30 à 20h00 au Moulin à café, place de la Garenne (accès par la rue Sainte-Léonie) : discussions sur le numéro en cours et sur les projets d'articles. Participation gratuite.

L'abonnement

Il assure votre fidélité et votre soutien à ce journal indépendant (ni subvention, ni publicité). Abonnez-vous, faites connaître le journal autour de vous, offrez La Page du 14e ! Bulletin d'abonnement page 6.

En boutique ou sur les marchés

La Page recherche de nouveaux dépôts pour la vente du journal et des volontaires pour le vendre à la criée sur les marchés : une expérience authentique !

Contact : lapage.14@wanadoo.fr ou 06 60 72 74 41

Où trouver La Page ?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (Alésia, Brancusi, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Villemain) et dans les boutiques suivantes.

Rue d'Alésia : n° 1, librairie

L'Herbe rouge ; n° 40, librairie Novagora ; n°207, kiosque.

Rue Alphonse-Daudet : n° 17, Bouquinerie Alésia.

Rue Bezout : n° 33, Tempo Vitraux.

Rue Boulard : n° 14, librairie L'Arbre à lettres.

Rue Boyer-Barret : n° 1, librairie papeterie presse.

Place Brancusi : boulangerie.

Rue Brézin : n° 33, librairie

Au Domaine des dieux.

Boulevard Brune : kiosque, à l'angle de l'avenue Jean-Moulin.

Marché Brune : Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché.

Rue du Couëdic : n° 59, l'Insolite, café restaurant.

Rue Daguerre : n° 61, Bouquinerie Oxfam ; n° 66, café Naguerre n°80, Paris Accordéon.

Rue Didot : n° 48, Artisans du Monde ; n° 53, librairie Lally ; n°61, France Foto Alésia ; n° 97, Didot Presse.

Place de la Garenne : n° 9, Café associatif, Le Moulin à café.

Avenue du Général-Leclerc : n° 10, kiosque Daguerre ; n° 90, kiosque Jean-Moulin.

Rue de Gergovie : n° 41, De thé en thé.

Rue du Général Humbert : n° 2-4, Compagnie Bouche à bouche.

Avenue Jean-Moulin : n° 12, librairie Sandrine et Laurent.

Avenue du Maine : n° 165, tabac de la Mairie.

Place Marcel-Paul : n° 9, Association Florimont.

Rue du Moulin-Vert : n°31, Le Livre écarlate.

Rue d'Odessa : n°20, librairie d'Odessa.

Place de la Porte-de-Vanves : n° 3, librairie du lycée.

Rue Raymond-Losserand : n° 63, librairie Tropiques ; n° 72, kiosque métro Pernety.

Boulevard Raspail : n° 202, kiosque Raspail.

Avenue René-Coty : n° 16, librairie Catherine Lemoine.

Rue de la Tombe-Issoire : n° 91, librairie.

La Page

est éditée par l'association

L'Equip'Page :

6, rue de l'Eure 75014.

Tél (répondeur) : 06 60 72 74 41

courriel : lapage.14@wanadoo.fr

Directeur de la publication : Muriel

Rochut. Commission paritaire

0613G83298

Impression : Rotographie,

Montreuil. Dépôt légal :

octobre 2011.